

LE RÉEL ET LE MYTHE CHEZ MARGUERITE YOURCENAR

Elena REAL
 Université de València

Dans ces dernières années on a beaucoup et très bien écrit sur l'œuvre littéraire de Marguerite Yourcenar, de sorte qu'il semble difficile de trouver un texte qui n'ait pas encore été commenté et analysé. La critique cependant s'est prioritairement penchée sur ce que l'on pourrait considérer ses œuvres majeures, les romans, les trois volumes du *Labyrinthe du Monde*, et même certains de ses poèmes, tels *Feux* ou *Charités d'Alcippe*, tandis que les essais, que ce soit *Sous bénéfice d'inventaire* ou *Le Temps, ce grand sculpteur*, sont davantage, me semble-t-il, restés dans l'oubli.

Or, il est un essai qui depuis longtemps m'a conjointement fascinée et irritée, et dont je n'avais eu jusqu'ici l'occasion de parler. Il s'agit de "L'Andalousie ou les Hespérides", texte consacré, on le sait, à l'Espagne, et prioritairement à l'Espagne méridionale. Etant espagnole et admiratrice de Yourcenar l'on conçoit que le texte m'intéresse doublement, non seulement pour la vision que l'auteur donne de ces terres qui, comme elle dit, ont été appelées "le seuil du couchant" (*TGS* 167), mais aussi parce que l'on trouve dans cet essai une connivence profonde avec des "harmoniques" constantes dans l'œuvre littéraire yourcenarienne. Je me propose donc de prendre comme point de départ de mon exposé cet essai sur les Hespérides pour montrer l'accord essentiel qui relie ces quelques pages à la problématique fondamentale qui travaille le texte de Yourcenar en ses dimensions multiples (fiction, poésie, autobiographie, entreprise théorique).

Le réalisme individuel

Marguerite Yourcenar a peu (et assez mal) parlé de l'Espagne. Dans un article publié dans le recueil *En pèlerin et en étranger*, "L'île des morts", elle dit que "L'Italie de Böcklin [...] est le rêve d'un cerveau du Nord" (*PE* 155). L'Espagne présentée par Yourcenar dans "L'Andalousie ou les Hespérides", n'est pas le rêve, mais la vision d'un cerveau du Nord. C'est en effet du Nord

que Marguerite Yourcenar focalise l'Espagne, ce qui lui fait commettre des erreurs géographiques inhabituelles chez elle, telle celle de considérer l'est de la Péninsule le "flanc gauche de l'Espagne" et l'ouest "le flanc droit":

Depuis les temps préhistoriques, l'Espagne a été surtout appréhendée par le flanc gauche ou la pointe: ce qui compte le plus en Andalousie a été apporté au creux des barques crétoises, grecques, ou puniques [...] L'abîme qui borde son flanc droit était certes moins menaçant que la grande masse asiatique qui surplombe la Grèce [...] Mais il était aussi plus obscur, plus incommensurable, plus vide, apparenté au néant, ou proche des mystérieuses et inaccessibles Atlantides (TGS 168).

Mais il n'est pas dans mon propos d'analyser ici la vision de l'Espagne qui apparaît dans l'œuvre de Yourcenar. Je voudrais simplement me centrer sur certains commentaires concernant prioritairement l'art espagnol et qui me semblent particulièrement significatifs.

L'art romain retient peu l'attention de l'écrivain, qui s'intéresse davantage à tenter d'élucider si "l'espagnolisme" d'Hadrien ou de Sénèque est le résultat de "caractéristiques ibériques éternelles" (p. 171) ou au contraire si "ces plis si fortement marqués du tempérament ou de la pensée espagnols" ne sont pas dus (et c'est son opinion) à "la durable influence de Rome" (p. 171).

L'art arabe l'intéresse bien davantage. Dans la Mosquée de Cordoue elle trouve une "méditation mathématique éternelle" dans cet art qui remplace l'humanisme de l'art antique par les délices des "lignes qui s'étirent, s'enlacent, se caressent, ne signifient plus rien qu'elles-mêmes" (p. 172). C'est cette perfection dans la pureté de l'abstraction, cette harmonie profonde, essentielle, qui atteint "à l'équation la plus complexe" qui touche la sensibilité de l'écrivain (p. 173). La Mosquée est "l'équivalent parfait des secrètes cogitations d'un Averroès ou d'un Avicenne", les "sourdes harmonies" de sa "musique abstraite" sont "celles des sphères" (p. 173).

Par contre, le jugement qu'elle porte sur L'Alhambra et ses jardins est beaucoup moins enthousiaste et les éloges beaucoup plus nuancés. A l'unité de style, à la perfection mathématique de la Mosquée de Cordoue s'oppose un art "plus féminin", profondément "naturel" mais en même temps "éloigné de l'humain [... qui] subit avec une ravissante docilité toutes les injures" (p. 173). Créations faciles, légèrement charmantes, faites pour les "méditations paisibles et [les] joies faciles". Et l'auteur de conclure:

On n'éprouve pas, à l'idée d'autres palais grenadins anéantis ou tombés en ruines, l'amer dépit qui nous saisit devant les blessures du